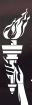


A woman's profile is shown in a light, ethereal tone against a white background. A large, vibrant pink flower is placed over her face, with its petals and leaves extending down her neck and chest. The overall aesthetic is soft and artistic.

SUZANNE AUBRY

Je est
une autre

Libre  Expression

Je est
une autre

De la même auteure

Romans

Ma vie est entre tes mains, Libre Expression, 2015.

Fanette, tome 7, *Honneur et disgrâce*, Libre Expression, 2014.

Fanette, tome 6, *Du côté des dames*, Libre Expression, 2014.

Fanette, tome 5, *Les ombres du passé*, Libre Expression, 2012.

Fanette, tome 4, *L'encre et le sang*, Libre Expression, 2011.

Fanette, tome 3, *Le secret d'Amanda*, Libre Expression, 2010.

Fanette, tome 2, *La vengeance de Lumber Lord*, Libre Expression, 2009.

Fanette, tome 1, *À la conquête de la haute-ville*, Libre Expression, 2008.

Le Fort intérieur, Libre Expression, 2006 ; collection
« 10 sur 10 », 2012.

Théâtre

La Nuit des p'tits couteaux, Leméac, 1987.

SUZANNE AUBRY

Je est
une autre

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Aubry, Suzanne, 1956-
Je est une autre
ISBN 978-2-7648-1191-7
I. Titre.

PS8551.U267J4 2017 C843'.54 C2016-942164-3
PS9551.U267J4 2017

Édition : Marie-Eve Gélinas
Révision et correction : Marie Pigeon Labrecque et Julie Lalancette
Couverture : Clémence Beaudoin
Mise en pages : Louise Durocher
Photo de l'auteure : Julien Faugère

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2017

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél. : 514 849-5259
Télec. : 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7648-1191-7

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

*À tous les scénaristes,
dont le métier est de faire naître des histoires
et le sort, de disparaître ensuite,
ni vu ni connu.*

« Voir quelqu'un en proie à l'illusion,
c'est comme voir un chien se battre :
on reste ou on s'en va,
mais on n'intervient pas. »

Dostoïevski

Le Double

PROLOGUE

Je m'appelle Anaïs, en hommage à Anaïs Nin. Ma mère, un professeur de psychologie maintenant à la retraite, qui avait toujours rêvé d'écrire, avait choisi des prénoms d'écrivaines célèbres pour ses deux filles, espérant sans doute que cela leur donnerait du talent. Ainsi, le prénom de ma sœur aînée est Simone, pour Simone de Beauvoir, ce qui ne l'a pas empêchée de choisir le métier d'avocate. Si mon frère jumeau avait survécu, ma mère l'aurait probablement appelé Gustave ou Honoré. Il l'a échappé belle.

La plupart des enfants se plaignent d'avoir eu des parents qui les poussaient à faire médecine ou à devenir avocats contre leur gré. Les miens ont projeté sur ma modeste personne leurs rêves littéraires manqués. Le fait que j'ai dû porter des lunettes dès l'âge de cinq ans pour cause d'hypermétropie et que je semblais dévorer tous les livres qui me tombaient sous la main a sûrement renforcé leur conviction que j'étais destinée à devenir un auteur réputé. En réalité, je détestais la lecture. Pour ne pas peiner mon père, qui m'achetait

constamment des livres, pensant me faire plaisir et développer ainsi mon génie littéraire, je déplaçais le signet pour lui faire croire que je les lisais. Ce n'est que bien plus tard, quand j'ai quitté la maison familiale pour vivre en appartement, loin de leurs idées de grandeur, que j'ai pris goût à la lecture. Les seuls moments de bonheur dont je me souviens étaient lorsque mon père m'emmenait au cinéma. Pendant les séances, je m'inventais une vie par procuration, m'identifiant aux personnages qui semblaient si libres, malgré leur enfermement dans des images.

Tout cela pour dire que, lorsqu'on suscite tant d'attentes, on finit forcément par décevoir. Chaque fois que je rendais visite à mon père, qui tenait à bout de bras une librairie de livres d'occasion constamment au bord de la faillite, il me demandait, les mains un peu tremblantes à cause d'un début de Parkinson, « Et puis, comment va l'écriture? », en espérant encore que je lui apprendrais que j'avais une pièce de théâtre ou un roman en chantier. Je lui répondais invariablement un vague « Ça va » et je m'empressais de bouquiner dans les innombrables rangées de livres qui encombraient les rayons poussiéreux pour échapper à la tristesse de son regard, qui était en réalité un reproche voilé. Quant à ma mère, je crois que, sous ses dehors bohèmes, ses blouses indiennes et le perpétuel nuage de patchouli qui l'entourait, elle cachait la frustration d'avoir été enseignante plutôt que d'avoir suivi sa

vocation d'écrivain. Elle m'a d'abord fait porter le flambeau de ses espérances et, plus tard, le fardeau de sa déception.

Pourtant, j'étais promise à un bel avenir, s'il faut en croire les oracles du *Yi King*, le livre chinois des transformations, auquel ma mère m'avait initiée dès l'enfance, et mes professeurs de l'École nationale de théâtre, où j'ai obtenu un diplôme en écriture dramatique après trois ans d'études. J'ai même connu un beau succès avec ma première pièce, qui dénonçait les abus des charlatans de tout acabit prétendant guérir en un week-end de pauvres âmes en quête de mieux-être, pièce qui a été couronnée par une nomination aux prix du Gouverneur général dont mes parents me parlent encore – à tour de rôle, car ils sont divorcés depuis une quinzaine d'années.

Enivrée par cette première réussite, j'ai écrit trois autres pièces de théâtre, dont l'une a été un « succès d'estime », euphémisme poli pour décrire des salles aux trois quarts vides et quelques critiques mitigées. Les deux autres n'ont pas trouvé preneur. « Qu'est-ce que tu attends pour trouver un *vrai* travail ? » me répétait *ad nauseam* ma sœur Simone. Elle pratique le droit matrimonial dans une grosse firme d'avocats, gagne un salaire dans les six chiffres et, à cette époque, habitait une maison cossue à Laval avec son mari, un promoteur immobilier, dont elle a eu deux enfants qui fréquentaient une école privée et faisaient pipi au lit. Pour elle, écrire n'est pas un métier, mais

un loisir. Elle n'a jamais compris pourquoi je suis allée dans une « école de théâtres » plutôt qu'à l'université. « Tu vois où ça t'a menée ? m'a-t-elle dit le jour de mon vingt-quatrième anniversaire. Chômeuse, célibataire, locataire et sans enfants, à ton âge ! Il est temps que tu prennes ta vie en main ! »

Comme je n'arrivais pas à vivre de ma plume, il m'a bien fallu trouver un *vrai* travail. Grâce à une relation de ma sœur, j'ai été engagée comme secrétaire-réceptionniste dans un cabinet de notaires, mais j'ai été remerciée après quelques mois à cause de mon « manque de ponctualité, de motivation et de rendement ». J'ai été tour à tour vendeuse de chaussures, caissière dans un supermarché (travail qui n'a duré que trois jours parce que j'étais trop lente et que les clients s'impatientaient), représentante en produits de beauté – moi qui ne me maquille jamais, non par principe, mais par manque de conviction –, vendeuse en télémarketing pour une compagnie d'assurances et pour un journal qui a fait faillite depuis. Je finissais toujours par désertir ou par être mise à la porte.

Le mot « manque » revient comme un leitmotiv dans ma vie. Ma mère est persuadée que mon *manque* d'ambition cache en fait une « névrose d'échec ». Autrement dit, je suis incapable de composer avec la réussite, « raison pour laquelle, après le succès de ta pièce de théâtre, tu l'as aussitôt saboté en acceptant de petits *boulots* robotiques et

bébêtes», m'a-t-elle expliqué un jour, en appuyant bien sur les B, pour renforcer son propos. J'ai tenté de me défendre : « Tu peux bien parler, Christiane, avec ton emploi de professeur permanent et ta pension assurée ! » (Ma mère a toujours exigé qu'on l'appelle par son prénom, affirmant que les enfants étaient les égaux de leurs parents et que l'autorité parentale était un corset imposé par la société patriarcale.) Elle a rétorqué, avec un sourire faussement bienveillant : « J'ai dû sacrifier mon rêve de devenir écrivain parce que j'avais deux filles à nourrir et à éduquer, tandis que toi, tu as eu la chance de choisir un métier que tu aimais. » Elle n'a pas ajouté : « Et tu as tout gâché », mais le sous-entendu était clair.

S'il est vrai que je souffre de « névrose d'échec », celle-ci vient sans doute en partie de ma mère et de sa façon pernicieuse de projeter sur moi son propre désenchantement, mais il y a, je crois, une cause plus profonde. J'avais sept ans. Je vois encore mes deux parents, assis en tailleur sur un futon, arborant une mine embarrassée et vaguement coupable, alors que fumait un bâton d'encens dont l'odeur âcre me donnait mal au cœur. Mon père s'est raclé la gorge. « Ta mère et moi, on a quelque chose d'important à te dire... », a-t-il commencé en fixant ses genoux. Ma mère l'a interrompu, les yeux rouges, comme si elle avait pleuré. « Gilles, arrête de tourner autour du pot. Elle a l'âge de raison, elle peut connaître les faits, sans flafas ! » Elle s'est tournée vers moi et m'a dit

tout d'une traite, sans reprendre son souffle : « Tu avais un frère jumeau, il est mort quelques heures après sa naissance, manque d'oxygène, il n'y avait rien à faire, ton père et moi, on a décidé de te le dire maintenant, parce que tu es en âge de comprendre. » Je n'ai aucun souvenir de ma réaction, sinon une sorte de torpeur.

Des années plus tard, je devais avoir dix ou onze ans, j'ai découvert un vieil album de photos en jouant dans le grenier. Il y en avait beaucoup de ma sœur Simone, en vélo, en vacances, à sa remise de diplômes, à son mariage ; trois ou quatre de moi, toujours seule. Une photo, qui avait été placée entre deux pages, a glissé. On y voyait deux bébés étendus côte à côte dans un berceau, portant chacun un pyjama bleu. Ils se ressemblaient tellement qu'il était impossible de les différencier, comme s'ils avaient été une photocopie l'un de l'autre. Une date avait été griffonnée au dos : 3 février 1978. J'ai fait le calcul : mon jumeau et moi étions nés le 13 janvier. Si mon jumeau était mort quelques heures après sa naissance, comment se faisait-il qu'on apparaissait ensemble sur ce cliché ?

Je me rappelle être allée retrouver ma mère dans la petite pièce qui lui servait de bureau. Elle corrigeait des travaux d'étudiants. Je lui ai montré la photo. Elle a serré les lèvres, comme pour contenir un trop-plein d'émotions. « Où tu l'as trouvée ? » m'a-t-elle demandé d'une voix blanche. « Dans le grenier. » Mon cœur s'est mis

à battre très fort, j'avais les mains moites. « Comment il s'appelait ? Pourquoi vous m'avez dit qu'il était mort à sa naissance ? » Ma mère m'a regardée avec gravité. « Tu étais trop jeune pour savoir la vérité. Ton frère est décédé à trois semaines, du syndrome de la mort subite du nourrisson. Maintenant, il faut tourner la page, regarder en avant. » J'aurais voulu lui demander lequel était mon frère sur la photo, mais elle a continué ses corrections sans ajouter un mot, comme si je n'étais plus dans la pièce.

J'ai cherché la définition du syndrome de la mort subite du nourrisson dans un dictionnaire médical qui appartenait à ma mère : « Décès soudain et inattendu d'un bébé apparemment en bonne santé, habituellement âgé de moins d'un an. Pour être considérée comme due au SMSN, la mort doit être inexplicable, même après une investigation complète. Le SMSN survient habituellement lorsque le bébé est endormi, sans aucun signe extérieur de détresse ou d'étranglement – en fait, le nourrisson cesse tout simplement de respirer. »

Je n'ai plus jamais abordé le sujet avec mes parents, mais j'ai gardé précieusement la photo dans une boîte de métal où je rangeais mes trésors d'enfant : une douzaine de billes, une plume d'oiseau trouvée dans le jardin, des coquillages ramassés lors d'un voyage à Cape Cod. Cette boîte a été perdue plusieurs années plus tard, pendant un déménagement. J'ai alors éprouvé un

sentiment de vide irrémédiable, comme si une part de moi m'avait été arrachée.

Vers treize ou quatorze ans, alors que j'avais enlevé mes lunettes et que je regardais mon reflet dans un miroir incrusté de pierres multicolores que ma mère m'avait rapporté d'un voyage au Népal, j'ai eu soudain la certitude que mon frère jumeau était là, derrière ce miroir, qu'il vivait, qu'il respirait dans un monde parallèle, auquel je n'avais pas accès. Cette sensation, qui n'avait pourtant duré que quelques instants, ne m'a jamais quittée. Tout en sachant dans mon for intérieur que c'était une illusion, je me suis imaginé que mon frère jumeau *existait* quelque part et que je le rencontrerais un jour. Je lui ai même trouvé un prénom, Julien, et je lui ai inventé un visage, un corps : il avait des cheveux et des yeux d'un noir de jais, de belles mains de pianiste, une silhouette mince et souple ; il ne portait pas de lunettes, il était courageux, audacieux, ambitieux, tout le contraire de moi, qui étais timorée et solitaire, dotée de cheveux frisés, d'un blond fade, et de petites mains d'enfant, avec des lunettes dont les verres créaient une cloison étanche entre le monde extérieur et moi.

C'était mon secret. Je n'ai parlé de mon jumeau imaginaire à personne, surtout pas à mes parents, craignant qu'ils brisent ma chimère avec leur réalisme d'adultes ou qu'ils me croient folle et m'envoient chez un psy. J'en avais assez d'une à la maison. Je n'ai jamais voulu visiter la tombe

familiale, au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, où mon frère avait été enterré en compagnie de mes grands-parents paternels, morts dans un accident de voiture. Je préférerais continuer à faire semblant que Julien était encore vivant.



Le jour de mon vingt-sixième anniversaire, j'ai perdu un autre *boulot* robotique et *bébête* comme réceptionniste dans un bureau d'ingénieurs parce que des clients s'étaient plaints de mon « look » (cheveux tirebouchonnés traînant sur les épaules, t-shirt et jeans délavés, pas de maquillage), look qui donnait, selon eux, une mauvaise image de l'entreprise. J'étais donc à nouveau chômeuse, toujours célibataire, locataire et sans enfants. Par habitude davantage que par croyance, j'ai consulté le vieux *Yi King* que ma mère m'avait offert pour mes quinze ans et je suis tombée sur l'oracle 32, « Hong – La durée ».

La durée signifie demeurer longtemps. Succès. Pas de blâme. La persévérance est avantageuse. Il est avantageux de savoir où aller.

J'ai refermé le livre, en proie à une vive angoisse. Comment l'oracle pouvait-il parler de durée, de succès, alors que je me retrouvais encore une fois sans emploi et sans perspective

d'avenir? Le passage « Il est avantageux de savoir où aller », au moment où je nageais dans la plus totale confusion, me semblait d'une rare cruauté. Je n'osais plus répondre au téléphone, craignant d'entendre les remontrances de Simone ou, pire, les encouragements de mes parents. J'ai pensé donner un coup de fil à Delphine, une comédienne que j'avais connue à l'École nationale de théâtre, dont le visage rond, le regard placide et l'humour bon enfant avaient le don de calmer mes craintes, mais elle était retournée dans son patelin, en Gaspésie, s'était mariée avec un pêcheur et était déjà mère de deux enfants. Je n'avais pas le cœur de troubler sa quiétude avec ma crise existentielle.

Une semaine plus tard, j'ai reçu l'appel d'une maison de production qui recrutait des scénaristes pour une nouvelle série jeunesse diffusée sur une chaîne de télévision publique. C'était l'un de mes anciens professeurs de l'école de théâtre qui m'avait recommandée, un dramaturge érudit et verbomoteur, généralement détesté par les autres étudiants, mais que j'aimais bien parce qu'il m'avait dit, un jour de déprime où j'avais le sentiment que je n'arriverais jamais à rien, entre deux bouffées de sa pipe perpétuellement éteinte, que j'avais du talent, mais qu'encore fallait-il que j'apprenne à m'en servir.

J'étais persuadée que je ne serais pas sélectionnée (névrose d'échec, quand tu nous tiens...), mais, à mon grand étonnement, j'ai été engagée.

L'équipe était composée de deux pédagogues qui dictaient les contenus, d'une conseillère à la scénarisation qui n'avait jamais écrit une ligne de sa vie, d'un producteur qui défendait ses scénaristes tant que le diffuseur n'avait pas dit son dernier mot, d'une directrice des émissions (dont j'ai su plus tard qu'elle avait une liaison avec le producteur) qui aimait l'originalité tant qu'elle ne se trouvait pas dans les scénarios, d'un réalisateur qui rêvait de faire du cinéma et avait une passion pour les longs plans-séquences, et de quatre auteurs (dont moi) qui tentaient tant bien que mal de satisfaire tout le monde et sa voisine. Les jurons et toute allusion à la violence étaient bannis, ainsi que tout ce qui se rapportait de près ou de loin aux contes de fées, à la magie, au surnaturel ou aux mondes parallèles. Nous devions nous pencher sur le vaste « vécu » des enfants de quatre ou cinq ans. Mais je gagnais ma vie avec ma plume, c'était toujours ça de pris.

En apprenant que j'exerçais dorénavant le métier de scénariste, mon père m'a dit, avec un sourire masquant sa déception : « C'est très bien, en attendant. » Comme d'habitude, ma mère a été plus directe : « Tu as tellement de talent ! Quel dommage de le gaspiller en écrivant pour la télé... » Nous n'avons jamais eu de téléviseur à la maison. Mes parents considéraient que la télévision était « l'opium du peuple ». Ils vouaient la publicité aux gémonies et tenaient à nous en préserver.

Bref, je n'étais pas devenue une auteure dramatique célèbre ni une romancière couverte de prix littéraires, mais avec mes cachets, si modestes fussent-ils, j'ai pu m'acheter un appartement dans le Mile-End, un quartier populaire et multi-ethnique de Montréal, juste avant que les bobos l'envahissent et que le marché immobilier s'emballa. Un bel érable s'élevait devant ma fenêtre et la rue était paisible, même en pleine ville.

J'habitais seule, m'allouant quelques aventures sans lendemain qui mettaient un peu de piquant dans une existence autrement rangée. Ma seule relation durable a été avec un ancien professeur de philosophie que j'avais revu à l'occasion d'une première de théâtre. Le prof en question était marié et avait deux enfants. Lorsque je suis devenue enceinte de lui, il a refusé de croire qu'il était le père et a rompu. C'est ma sœur qui m'a accompagnée à la clinique et m'a tenu la main pendant l'avortement. C'est son bon côté : elle sait se montrer dévouée à l'occasion. Manque de chance, il y avait une manifestation de provie devant la clinique ce jour-là. Des femmes et des hommes, accompagnés par des enfants, brandissaient des pancartes exhibant des fœtus ensanglantés, avec des slogans édifiants tels que : « Assassin ! », « Les fœtus sont des êtres humains ! » et autres « Honte aux tueurs de bébés ! » Simone, qui n'a pas la langue dans sa poche, les a fusillés de ses beaux yeux noirs et leur a crié : « Bande de crétins ! Qu'est-ce que vous faites du père, hein ? »

Vous pensez qu'un bébé, ça se fait par l'opération du Saint-Esprit ? » J'aurais juré que la plupart de ces manifestants le croyaient dur comme fer.



La durée signifie demeurer longtemps. L'oracle du *Yi King* s'était-il réalisé, ou n'était-ce qu'une affaire de hasard ? Quoi qu'il en soit, j'ai travaillé pendant dix ans sur différentes séries pour enfants avec la même équipe, qui vieillissait peu à peu, jusqu'à ressembler aux personnages proustiens du *Temps retrouvé*, dont seuls les visages plus fatigués et les cheveux blanchis trahissent le passage des ans.

Pendant toutes ces années, j'avais mis au point des stratégies pour tenir tête à la conseillère à la scénarisation et aux pédagogues : par exemple, je devançais leurs critiques, en faisant au préalable mon *mea culpa*, et j'écrivais ensuite à ma guise. Ou bien je prenais religieusement en note leurs commentaires puis je modifiais une réplique ou deux pour leur donner le change. C'est curieux comme, une fois qu'on fait semblant de les approuver, même les pires censeurs oublient parfois d'exercer leur autorité.

Après que j'ai offert dix années de bons et loyaux services, un incident, en apparence anodin, a précipité ma chute. Lors de la présentation devant la presse d'une nouvelle série jeunesse suivie d'une

réception officielle à laquelle assistait le directeur général de la chaîne, je me suis aperçue que ce dernier avait oublié de remonter sa braguette. J'ai alors été aux prises avec un terrible dilemme : lui dire ou ne pas lui dire ? Si je lui en faisais la remarque, il risquait de m'en vouloir. Si je me taisais, il serait plongé dans l'embarras. En fin de compte, profitant d'un moment où j'étais debout à côté de lui, un verre de vin à la main, je lui ai chuchoté : « Monsieur Latour, votre... » J'ai fixé sa braguette avec insistance. Il a baissé la tête, a vu la chose et s'est tourné vers moi, furieux. « Depuis combien de temps l'avez-vous remarqué ? » Je n'ai pas osé lui dire « Depuis une bonne heure », alors j'ai menti : « À peine deux ou trois minutes. » Évidemment, il ne m'a pas crue.

Le lendemain, j'ai été convoquée au bureau de la directrice des émissions qui m'a expliqué, en croisant et décroisant nerveusement les mains, ce qui faisait tinter ses nombreux bracelets : « L'équipe a l'impression que ton cœur n'y est plus. » L'Équipe, qui avait été l'assise de ma vie pendant une décennie, devenait soudain un peloton d'exécution. Elle a souligné mon *manque* d'enthousiasme, mon *manque* d'adhésion aux objectifs, mon *manque* de motivation. J'ai fini par apprendre que j'avais été remplacée par la fille de la directrice des émissions (qui, je vous le rappelle, avait une liaison avec le producteur).

Pendant l'année qui a suivi, j'ai eu beau envoyer mon *curriculum vitae* à une pléthore de

compagnies de production, m'efforcer d'aller à des cocktails ou à des premières dans l'espoir d'y rencontrer d'anciens collègues, je me suis retrouvée le bec à l'eau. Rien, pas l'ombre d'une offre, le silence radio, comme si j'étais soudain atteinte de la peste bubonique. Lors de l'un de ces cocktails, une scénariste de l'Équipe m'a avoué que des bruits couraient sur mon compte : je n'étais pas fiable, je ne respectais pas mes échéanciers, j'étais « difficile ». J'aurais mis ma main au feu que mes anciens patrons étaient à l'origine de ces rumeurs, sans doute pour justifier leur décision de mettre fin à notre collaboration – pour des raisons qu'ils savaient être déloyales. À travers l'histoire, blâmer la victime est une stratégie qui a fait ses preuves...

Je suis alors entrée dans une période de stagnation. Mes journées s'allongeaient devant moi, telle une autoroute sans fin et, surtout, sans but. Comme j'avais quelques économies et tout mon temps, je me suis dit que le moment était venu de me lancer dans l'écriture d'un roman. Un matin, je me suis installée à ma table de travail, j'ai allumé mon ordinateur, ouvert un document et tapé le mot « roman » sur la première page. Je n'ai pas été capable d'aller plus loin. Une paralysie sourde glaçait mon cerveau, figeait mes doigts. Je sentais la présence d'un lecteur imaginaire qui examinait l'écran au-dessus de mon épaule, et les mots me désertaient comme des rats quittant un navire en perdition. Je me suis mise

à lire avec frénésie tout ce qui me passait sous la main, des auteurs prolifiques comme Victor Hugo, Alexandre Dumas, George Sand, Georges Simenon, tentant de comprendre d'où venaient leur inspiration, leur verve intarissables. Mais je restais stérile, tel un puits asséché.

J'avais trente-sept ans, j'étais chômeuse, célibataire, sans enfants et sur le point d'hypothéquer mon logement lorsqu'un cyclone pré-nommé Nathan a arraché ce qu'il restait des frêles assises sur lesquelles j'avais essayé, jusque-là, de construire ma vie.

Qui n'a jamais menti par nécessité, pour se protéger soi-même ou pour protéger quelqu'un d'autre ? Qui n'a jamais eu de secrets ou caché une chose inavouable, à tout le moins à ses propres yeux ? Voici l'histoire de ces mensonges, de ces secrets. Je ne vous demande ni votre indulgence ni votre compassion. Peut-être seulement de lire mon récit jusqu'au bout avant de porter un jugement sur ce qui a fait de moi un personnage de l'ombre, dont l'identité, déjà fragile, s'est peu à peu dissoute dans un tissu de demi-vérités et de vrais mensonges.

Roman

« Qui n'a jamais menti par nécessité, pour se protéger soi-même ou pour protéger quelqu'un d'autre ? Qui n'a jamais eu de secrets ou caché une chose inavouable, à tout le moins à ses propres yeux ? Voici l'histoire de ces mensonges, de ces secrets. Je ne vous demande ni votre indulgence, ni votre compassion. Peut-être seulement de lire mon récit jusqu'au bout avant de porter un jugement sur ce qui a fait de moi un personnage de l'ombre, dont l'identité, déjà fragile, s'est peu à peu dissoute dans un tissu de demi-vérités et de vrais mensonges. »



Le premier roman de SUZANNE AUBRY, Le Fort intérieur, a été salué par la critique et mis en nomination pour le Grand Prix de la relève littéraire Archambault, 5^e édition. Les sept tomes de sa saga historique Fanette se sont vendus à plus de 95 000 exemplaires. Son roman Ma vie est entre tes mains a été finaliste pour le Prix des cinq continents de la Francophonie 2016 et a paru en France, aux Éditions Robert Laffont. Je est une autre est son dixième roman.